

Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 87 (1936)
Heft: 2

Artikel: La boîte de Pandore
Autor: Biolley, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-784525>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

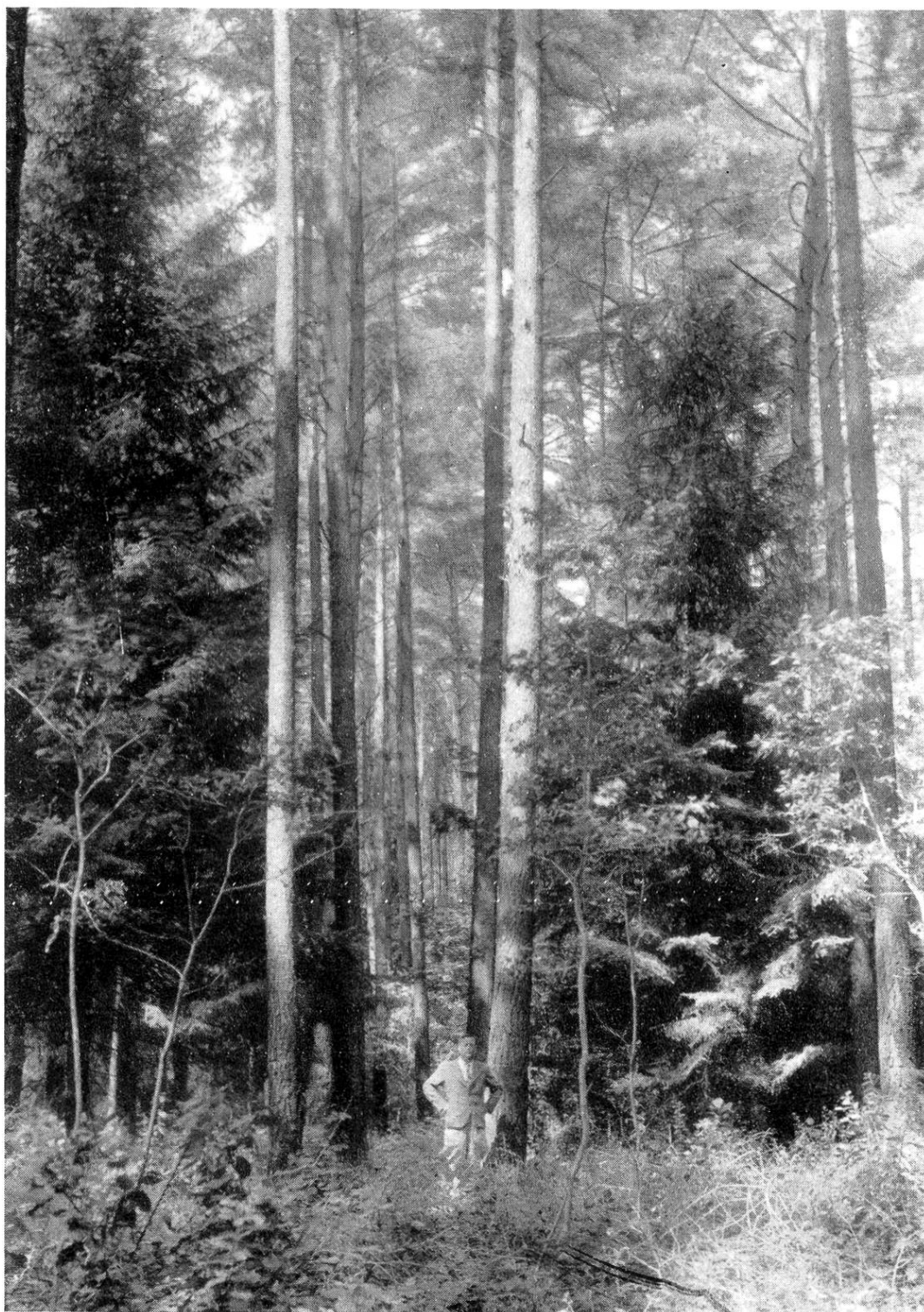
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Phot. A. Barbey.

FORÊTS COMMUNALES DE POMY (VAUD).

Peuplement de pin sylvestre d'origine artificielle, avec association de l'épicéa (spontané).

JOURNAL FORESTIER SUISSE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ FORESTIÈRE SUISSE

87^{me} ANNÉE

FÉVRIER 1936

N° 2

La boîte de Pandore.

Une éloquente image communiquée par le Dr *Burger*, directeur de notre Institut suisse de recherches forestières, se trouve en tête du cahier d'août 1935 de ce Journal. Elle montre, prise sur le vif, l'érosion du sol, consécutive à une coupe rase récente, contrastant avec la solidité de ce même sol sous le massif adjacent. Encore l'érosion est-elle atténuée par la résistance des souches et des racines des arbres exploités; ce reste d'armature venant à disparaître par l'essouchage ou la décomposition, l'érosion s'approfondirait encore.

Cette image fait ressortir crûment, en dehors de toutes autres contingences, le contraste qu'il y a, sous le rapport de l'érosion seulement, entre le *sol* protégé par la forêt et celui qui cesse de l'être. Mais ce n'est là qu'une des conséquences, la plus apparente parce que la plus massive, du déboisement : à côté du ravinement que la photographie des lieux manifeste aux yeux, il y a d'autres effets, des effets multiples, moins immédiats ou moins aisément perceptibles, qu'elle ne peut révéler. Ce seront, par exemple :

l'encombrement et l'exhaussement des lits des cours d'eaux, leurs divagations, les inondations à distance auxquelles on croit opposer de fragiles levées de terre, faites de ces mêmes matériaux que la forêt tenait attachés aux flancs des monts;

l'exposition soudaine du sol à l'insolation directe et aux courants d'air desséchants, la diminution de sa fertilité;

les troubles provoqués dans l'atmosphère par la suppression de l'écran forestier, troubles qui se propagent en profondeur et en étendue bien au-delà de ce que nos stations de recherches peuvent saisir avec leurs moyens limités;

l'érosion éolienne plus active à mesure que les surfaces dénudées sont plus vastes;

la substitution brusque d'un milieu ambiant à un autre; la

substitution à une ambiance calme, reposée, à écarts modérés, d'une ambiance agitée, livrée aux extrêmes, ce qui est la caractéristique des espaces désertiques;

la substitution à l'activité organique du tapis végétal (notamment du manteau forestier, particulièrement puissant et efficace par son emprise dans le sol et dans l'atmosphère, par la solidité de sa structure et sa permanence) de l'action désordonnée des forces indomptées;

la substitution à l'activité constructive de la fougue destructrice — à la captation et à la transformation et à la captation de l'énergie solaire, de son action incohérente. « Le manteau forestier apparaît non seulement comme une ressource pour les hommes, mais aussi comme un élément essentiel de l'équilibre des forces sur la terre. » (Deffontaines : L'homme et la forêt, 1933.)

Quand on détruit ce don gratuit qu'est une forêt naturelle, sans en mesurer les conséquences et sans en assurer la régénération, on agit comme Epiméthée qui ouvrit inconsidérément la boîte de Pandore; on laisse échapper les fléaux qu'elle retenait.

Un de ces fléaux, celui que nous voulons envisager spécialement ici, est l'*instabilité du sol*, dont la fixité est la condition primordiale de tout établissement humain à demeure, de toute culture soutenue.

D'antiques civilisations ont disparu; leurs vestiges, enfouis sous l'accumulation millénaire des poussières et des sables, sont un sujet d'étonnement pour les savants qui ont entrepris de les exhumer du sol mouvant qui les a envahis. Tout le vieux monde est comme jalonné de cités disparues. Dès l'Espagne et en continuant par le nord de l'Afrique, la Libye, l'Égypte et ses monuments ensevelis ou érodés, la Palestine, l'Arabie, l'Asie mineure, la Mésopotamie, l'Iran, puis toute l'Asie en traversant l'Afghanistan, le Thibet, Gobi, la Mandchourie, le nord de la Chine, on suit une longue chaîne de cités mortes ou mourantes, ensevelies sous les sables ou menacées par eux. Elles sont comme résorbées par le sol qui les porte, sol dépouillé et usé par l'homme.

Bien des circonstances, bien des événements ont concouru ou concourent encore à l'effacement de cités jadis puissantes et florissantes : guerres ou destructions systématiques, luttes intestines, catastrophes. Toutefois les villes ne furent pas seules à subir ces

anéantissemments, mais aussi les pays environnants qui leur fournissaient leur subsistance et les éléments de leur commerce local et d'exportation. Carthage ne fut-elle pas le grenier de Rome ?

Si l'on juge par ce qui se passe encore aujourd'hui dans des pays que ces calamités n'ont pas atteints, le linceul qui enveloppe la plupart d'entre elles a été amené par le vent, par le vent agissant sans entraves sur un sol dépouillé de la protection, de la liaison que le tapis végétal lui assurait précédemment, sur un sol devenu comme volatil. Les voyageurs qui ont traversé des déserts connaissent ce phénomène du sable soulevé par le seul effet de l'échauffement et par air calme.

« Tous les terrains meubles privés de végétation sont à la merci du vent. » (La Terre, par Aug. Robin.) « L'oued meurt par le vent », disent les Touaregs (loc. cit.). Or l'arbre, et surtout un ensemble d'arbres, par l'effet de sa résistance élastique, atténue, disperse ou même absorbe le dynamisme du vent et en protège le sol. Et voici que l'arbre et la forêt, celle-ci surtout, sont considérés par l'homme, préoccupé du présent et avide de jouissance ou talonné par la nécessité, comme une gêne ! C'est l'homme qui crée ainsi le désert, par usure, là où existait soit un tapis végétal soit un manteau forestier ; il n'est pas besoin de faire intervenir de problématiques altérations du climat ; ce n'est pas à cause d'elles qu'ont disparu les chênaies de Basan et de Mamré, les térébinthes de Transjordanie et de Palestine, les cédraies du Liban, les sapinières d'Andalousie, les pineraies de Provence et de Sardaigne, les futaies monumentales des Montagnes rocheuses, et combien d'autres ! Dira-t-on que les climats n'en ont pas eu le contre-coup ?

L'homme peut être pris sur le fait encore aujourd'hui dans presque toutes les régions du globe, qu'elles soient occupées par des races dites inférieures ou par des nations à mandat, soi-disant, de civilisation.

Voici une page tirée d'un livre de *H. de Monfreid* décrivant ce qu'il a vu dans un pays dont tout le monde s'occupe aujourd'hui. Nous tirons cette citation de son livre : « *Vers les terres hostiles de l'Ethiopie* » paru en 1935. Monfreid n'est pas un forestier ; il ne prêche pas « pro domo » ; mais il est un voyageur qui sait voir :

La ligne (le chemin de fer de Djibouti à Addis-Abéba) côtoie un grand massif montagneux, le Tchercher... Naguère étaient là de profondes forêts. Je m'en souviens avec regret en regardant, découpées sur le ciel, les silhouettes de quelques arbres, de grands cèdres, disséminés sur les crêtes dénudées.

Ces géants épargnés par le feu me rappellent toute la splendeur sylvestre, son ombre imprégnée de senteurs et le mystère de son silence.

Les paysans gallas, pour avoir la place d'un champ de patates, sans avoir la peine d'abattre les arbres, ou simplement pour éloigner les singes, mettent le feu en un point et laissent l'incendie dévaster à sa guise.

Des montagnes entières se sont embrasées; on les voyait la nuit, couronnées par le feu, secouer dans le ciel leurs crinières de flammes; l'œuvre de millénaires de vie végétale était anéantie; l'étincelle jaillie de deux silex frappés l'un contre l'autre sur un paquet de mousse par un galla stupide et ignorant avait suffi à déclencher le fléau.

Toute la montagne, hier verdoyante, fleurie, peuplée de bêtes et d'oiseaux, apparaît le matin, sous le soleil indifférent, fumante et noire; des troncs carbonisés se dressent çà et là, les branches dépouillées et tordues comme des membres convulsés. Ces colosses blessés semblent se raidir avant de chanceler, car au ras de terre le feu sournoisement dévore leur tronc. Un à un ils s'abattent dans des nuages de cendres et l'écho de la montagne dévastée répercute le fracas de leur chute tragique; ce craquement prolongé du bois encore vert, poignant comme un cri de douleur. Puis c'est le silence morne des choses ayant vécu; le feu dévastateur a tué les génies et les sylvains et fait taire à jamais les voix mystérieuses qui ouataient le silence en la pénombre des sous-bois.

Ils se sont enfuis les dieux de la forêt, avec les gourézas aux longues queues soyeuses, les daims et les coqs de bruyère !

Aujourd'hui, au fond de la vallée aride, desséchée par l'implacable soleil, la victoire est restée à ce champ de patates et, devant sa hutte, l'homme satisfait contemple son œuvre...

Toute la région subit maintenant des périodes de sécheresse autrefois inconnues. Après chaque orage, l'eau se précipite en cataractes sur les pentes dénudées et dévaste à son tour ce que le feu a épargné... »

Mittelholzer, Gouzy et Heim, du haut du « Switzerland », volant à 700 m de hauteur, ont assisté à de pareilles destructions: nous lisons dans leur livre R-A-S-T, p. 82 :

« Vers Kodok (Fachoda), l'horizon est noyé dans une brume épaisse, et bientôt nous apercevons, montant très haut dans le ciel, d'épaisses colonnes de fumée. On brûle les herbes sèches et, partout, d'énormes taches noirâtres, représentant des hectares et des hectares

de terrain calciné, s'étendent à perte de vue. Toute l'atmosphère est imprégnée d'une pénétrante odeur de roussi qui vous prend à la gorge et nous fait tousser. Bien que volant assez haut, nous percevons distinctement de temps à autre d'immenses langues de feu dont le rouge vermillon tranche sur le noir du terrain. »

H. Biolley.

(A suivre.)

Le combustible de la forêt suisse dans notre défense économique.

Les grandes préoccupations de notre époque, économiquement et moralement tourmentée, ont habitué les individus, les peuples et les gouvernements à recourir toujours davantage au plus commode et au plus pressé. Les lois succèdent aux lois, les arrêtés et les ordonnances s'amoncellent. On cherche et on attend en vain une sorte de régénération générale à même de calmer quelque peu une situation matérielle bouleversée. Dans nombre de pays de notre continent, cette situation est voisine de l'anarchie économique. A côté de l'état d'anxiété générale, il existe entre les nations des relations, dont l'infinie délicatesse ne saurait échapper à aucun esprit avisé et soucieux des temps présents.

Les mesures prises par les gouvernements n'ont pas pu être mûrement réfléchies, tant les intérêts, souvent absolument divergents et féroces au même degré, se heurtent dans un maquis de causes et d'effets qui paraît être inextricable.

Pour ces raisons et dans les conjonctures actuelles, dont nous réalisons toute la gravité, nous n'apportons aucun esprit de critique dans les considérations qui vont suivre. Elles concernent une branche importante de notre activité et de notre économie nationale : celle de la *production et de l'utilisation du bois combustible*, notre seule grande source de carbone indigène, à côté des tourbières, infiniment moins importantes. C'est en tout cas la seule où, en cas de nécessité et dans un temps relativement court, nous pourrions puiser abondamment.

Rappelons-nous seulement, sur ce point, ce qui s'est passé voilà moins de vingt ans, à l'époque de la grande guerre. Comme nous en avons bien vite oublié les dures leçons ! En effet, combien de luxueux et confortables ménages ont été alors heureux de pouvoir chauffer, au moins une pièce, avec du bois. Combien d'usines à gaz ont béni le ciel de pouvoir servir leur clientèle avec du gaz de bois ! Combien de locomotives fédérales ont utilisé le bois, pour tous les transports, même celui des troupes. L'électrification, direz-vous, est la panacée à même de nous couvrir définitivement contre ce dernier risque. A quoi il faut répondre aussitôt que le péril aérien n'est pas un vain mot. En quelques minutes, nos transports ferroviaires peuvent être partiellement ou totalement immobilisés, pour de longs mois, à l'endroit de la traction électrique. Puissions-nous être préservés de devoir recourir encore au bois pour alimenter nos locomotives à vapeur. Les conjonctures de l'heure sont bien à même, hélas ! de nous donner sur ce point de graves inquiétudes.